

tinelles ; la prochaine apparition du soleil leur inspire une certaine sécurité ; l'œil appesanti se referme à demi ; tout papillote à la vue, qu'obscurcit le battement des paupières.

A vingt pas des vedettes, le comte s'arrêta.
—Ensemble ! murmura-t-il.

“ Et au cou ! ”

“ Que ces Peaux-Rouges ne poussent pas un cri ou tout est perdu. ”

Le comte et Tête-de-Bison déroulèrent chacun une longue corde qui leur enserrait la taille.

C'était un lazzo mexicain.

Ils maniaient cette arme terrible comme les meilleurs vaqueros des prairies hautes.

Ayant pris position, de manière à pouvoir lancer sûrement leurs lazzos, les trappeurs se dressent soudain.

Les cordes de soie sifflent, et les deux sentinelles indiennes se trouvent enveloppées chacune dans le nœud coulant.

Un choc violent les jette à terre.

Elles se débattent en vain, leurs mouvements ne servent qu'à resserrer le lien qui les étirent, les étouffe et comprime tous leurs efforts.

Suffoqués, les deux hommes se relèvent, retombent, se relèvent encore et retombent toujours !

Tête-de-Bison et le comte se précipitent.

En un clin d'œil, ils ont désarmé les Indiens à peu près étouffés et mis hors d'état de faire la moindre résistance et de crier.

En ce moment, quelques lueurs rougis-saient le ciel, et Grandmoreau inspecta l'horizon.

—Bon ! dit-il.

“ Le tour est joué ! ”

“ Monsieur le comte, vous maniez le lazzo comme le couteau.

“ Maintenant, que faisons-nous ? ”

—Vous parlez l'apache pûrement, n'est-ce pas ? fit le comte.

—Comme si j'étais né dans les montagnes de ces chiens-là ! dit le Trappeur.

—Les peintures dont nous avons orné nos figures sont bien exactement celles des tribus de la reine ?

—Oui, monsieur le comte.

—Eh bien ! prenons les manteaux de guerre de nos prisonniers ; passons-leur nos blouses de chasse, jetons-les en travers des chevaux, et en avant !

“ Il s'agit de franchir la ligne des postes. ”

En un instant la transformation fut opérée, et les deux aventuriers, à cheval sur les montures des Indiens, déguisés en guerriers apaches, les prisonniers couchés devant eux, marchèrent hardiment vers le camp.

Aux clartés de l'aube, les postes crurent voir des cavaliers de leur armée rentrant avec des prisonniers ; partout on fit fête aux chasseurs.

Ils passèrent au trot à travers une triple ceinture d'avant-postes, salués par des acclamations.

Ces lignes franchies, ils se trouvèrent à quelque milliers de pas du camp indien.

Le comte admira la savante distribution des grand-gardes et la bonne assiette du bivouac.

—Décidément, dit-il, ces Apaches se sont formés à la guerre.

“ Voilà des dispositions excellentes. ”

—La reine, fit gravement Tête-de-Bison, est réellement une femme extraordinaire.

“ Vous serez étonné, monsieur le comte. ”

—J'espère l'étonner bien davantage ! dit M. de Lincourt.

Et il mit pied à terre.

—Reprenons nos blouses, dit-il, et redonnons leurs manteaux aux prisonniers.

Tête-de-Bison obéit en silence, mais il n'était pas sans quelque inquiétude.

Les deux chasseurs reprirent leur costume, remontèrent à cheval et replacèrent les prisonniers devant eux.

Ce fut en cet équipage que les deux aventuriers pénétrèrent dans le campement indien.

Le jour avait enfin succédé à la nuit. Devant les premiers rayons d'un soleil resplendissant s'effacèrent les pâles clartés de la lune et le fugitif scintillement des étoiles.

Le vent était tombé.

Le camp apparut aux yeux des aventuriers,

Sur un vaste terrain complètement dénudé, se dressaient, dans une bizarre symétrie, un millier de tentes en peaux de daims, de cerfs ou de buffles.

Là dormait encore un peuple guerrier de plus de vingt tribus.

Sur un mamelon, au centre de l'immense clairière, s'élevait une sorte de pavillon de fourrures aux vastes proportions.

Des trophés conquis sur les ennemis ornaient l'entrée de cette demeure faite tout entière de dépouilles d'ours grizlys et de jaguars.

C'était l'habitation de la reine.

La coutume indienne ne permet pas à un guerrier de parer les portes de sa demeure d'autres trophés que ceux qu'il a conquis.

Et l'on voyait devant la tente de la reine plus de trente chevelures pendant à des lances fichées en terre.

Scalps et armes avaient été pris de sa main, en plein combat, sur des ennemis tués par elle.

Avec le calme imperturbable qui le caractérisait, le comte dit en souriant à Tête-de-Bison :

—Si vraiment la reine a recueilli ces trophés loyalement, sans supercherie, cette femme est extraordinaire.

“ Je serai enchanté de faire sa connaissance.

“ Tudieu ! Quel démon ! ”

—Monsieur le comte, dit le Trappeur, la Vierge des Apaches est au-dessus de tout ce que vous pouvez imaginer comme bravoure et comme férocité.

—Alors nous allons avoir quelque plaisir à l'forcer aux plus strictes convenances de la politesse.

Et M. de Lincourt piqua son cheval.

Tout dormait encore dans le camp.

Trois guerriers veillaient seuls à la sûreté de la reine.

Ils se tenaient immobiles à quelques pas de la tente, ne prêtant qu'une distraite attention aux premiers bruits de la nature qui s'éveille.

Ils comptaient trop sur les postes avancés pour supposer qu'un ennemi pénétrât dans le camp.

Tout à coup le visage de ces guerriers s'anime.

Leurs nerfs se crispent.

Leurs yeux grands ouverts, à la pupille dilatée par l'étonnement, se fixent sur un point.

Ils viennent d'apercevoir les étrangers conduisant leurs frères prisonniers.

Immobiles, hébétés, l'étonnement et la stupeur les paralysent.

Les trappeurs sont à vingt pas d'eux, et ils n'ont pas fait un mouvement.

Ils se précipitent enfin.

Grandmoreau et le comte s'arrêtent.

Ils se tiennent sur une prudente défensive. Les Indiens, revenus de leur surprise, ont poussé un cri d'appel.

En un clin d'œil, les guerriers sortent en masse de leurs tentes, et, en moins de cinq minutes, des milliers d'hommes entourent les trappeurs.

Jamais scène aussi étrange n'avait frappé un œil d'Apache.

Au milieu d'un bivac deux Faces-Pâles à cheval sur des coursiers pris à des vedettes indiennes.

Et ces vedettes prisonnières !

Et les blancs tranquilles, impassibles, semblant ignorer qu'ils excitent au milieu de cette foule une immense colère.

Tête-de-Bison promène ses yeux de bœuf, ronds et paisibles encore, sur la multitude ; il commence à comprendre que l'audace du comte les environne d'un prestige qui imprime un frein à la fureur des guerriers apaches.

Le vieux chasseur sourit.

—Tous ces gens-là croient rêver ! dit-il.

“ Ils nous brûleront peut-être ; mais ils parleront longtemps de nous. ”

—Grandmoreau, fit M. de Lincourt, je vous réponds de tout.

Le comte, prêt à faire sauter la cervelle au premier qui approchera, maintient les plus hardis par son calme et sa fière attitude.

Si quelque guerrier s'avance, il fait peser sur lui un regard qui l'éloigne.

Cependant la situation ne peut se prolonger longtemps.

—Grandmoreau, dit le comte au chasseur, prévenez donc les Indiens que nous voulons parler à la reine.

—Au fait, dit le vieux chasseur, vous avez raison. Si nous ne les prévenions pas, ils rôderaient autour de nous sans oser nous questionner.

“ Dans une heure, nous serions encore dans la même position. ”

Et il interpella un guerrier.

—Hoha !

“ La Couleuvre Jaune ! ”

“ Ici, jeune serpent. ”

“ Ne reconnais-tu pas Tête-de-Bison, qui t'a fait grâce de la vie quand tu avais sept ans ? ”

“ Tu m'as prouvé ta reconnaissance en voulant me scalper il y a cinq ou six lunes ; mais ce n'est pas une raison pour te cacher derrière les autres. ”

“ Avance un peu. ”

L'Indien, jeune homme de dix-sept ans, fit dix pas en avant et répondit :

—Mon père se trompe.

“ Je n'ai pas cherché à prendre son scalp, mais seulement à le faire prisonnier. ”

“ Je lui dois la vie. ”

“ Je veux me faire quitte avec lui en l'épargnant une fois. ”

“ Après quoi... je... le tuerais une autre fois. ”

—Bien dit, la Couleuvre !

“ Tu siffles bien, mon fils. ”

“ Mais nous réglerons nos comptes plus tard ; aujourd'hui nous voulons parler à la reine. ”

Un sachem fit quelques pas en avant et prit la parole.

Tête-de-Bison l'arrêta d'un geste.

—Hohao ! sachem, restez à distance.

“ Tout vieux que vous êtes, vous avez la voix assez forte pour que je vous entende à dix pas. ”

“ Si l'on avance les deux captifs sont morts. ”

Le sachem se le tint pour dit :

—Que veulent les Faces-Pâles ? demanda-t-il.

—Rendre les prisonniers à certaines conditions ? dit le Trappeur.

—Que les guerriers blancs nous disent ce qu'ils exigent.

—C'est à la reine elle-même, déclara le chasseur, que je désire remettre mes prisonniers.